

Moufida Tlatli

Director

“Women in Film”

17 February 2007

Merci d'être restés car c'est la fin de la journée ; vous devez être tous un peu fatigués et je remercie beaucoup les organisateurs de cette magnifique rencontre. Quand j'ai été contactée, j'ai été au début très flattée en voyant les noms prestigieux de toutes les participantes à cette rencontre et, en même temps, très intimidée, car je me disais que c'est des dames qui ont l'habitude de faire des discours, qui ont la théorie comme base de travail, qui ont des statistiques à offrir, des informations précises, alors que moi, je vais être un peu dans un flou artistique. Mais j'avoue que depuis ce matin, j'ai repris petit à petit confiance en moi, tout d'abord parce que j'ai été heureuse d'apprendre toutes ces informations dont je ne connaissais pas la plupart, ce qui me reconforte énormément sur la place de la femme arabe dans le monde. Je la croyais plus difficile et je trouve qu'elle va vers l'avant, que c'est en voie de développement.

Evidemment, je vais parler de la Tunisie puisque je trouve que mon itinéraire a absolument correspondu avec l'histoire de la Tunisie à partir de son indépendance.

Tout le monde le sait, je vais donc faire court, la Tunisie est un pays, le pays arabe qui a un modèle de statut de la femme unique, et cela depuis 1957, l'année après l'indépendance.

Bourguiba était un monsieur très éclairé, très occidentalisé, ayant fait ses études en France et marié à une Française, et tout cela l'a influencé. Les premières lois qu'il a faites sont des lois qui protègent la femme. Le code du statut personnel comprend l'interdiction de la polygamie, le droit à l'avortement, la pilule vendue librement et gratuite. Pour cela, il a formé une centaine d'assistantes sociales très rapidement afin de ne pas seulement privilégier la capitale et le nord mais aussi pour aller dans les régions rurales pour informer les femmes, mais surtout les amener à accepter, parce que, au départ, ni les hommes ni les femmes n'ont accepté ces changements et cela n'a pas été facile. Mais pour tout Tunisien, tout ce qui venait de Bourguiba – car c'était un homme auréolé de l'image de l'indépendance, c'est lui qui a ramené l'indépendance – était accepté. Tout le peuple tunisien a applaudi très fort et a donc

marché dans toutes ses lois. Il a obligé les parents à inscrire leurs filles à l'école puisque les filles étaient inscrites très minoritairement – seulement les familles bourgeoises qui avaient de l'argent. Les filles et garçons devaient être inscrits à l'école jusqu'à l'âge de 16 ans. On ne pouvait également plus obliger une fille à épouser quelqu'un qu'elle ne voulait pas. Il a établi la mixité à l'école. C'était un programme intelligent dans la mesure où Bourguiba savait que c'est un pays sans ressources naturelles et que la seule richesse du pays serait l'instruction, la formation de l'être humain – c'est l'être humain qui va faire le pari d'une vie meilleure dans un pays qui a été longuement colonisé. C'est vrai que tout cela est très beau, on applaudit des deux mains mais bon, je dirai après quand même que rien ne se passe facilement, que rien n'est acquis et qu'il faut continuer à se battre, et surtout ne jamais dormir sur ses lauriers, rester vigilants par rapport aux acquis.

Pour raconter un peu la place des mentalités qui changent ou qui ne changent pas : il y a des lois qui protègent la femme. Effectivement arrivée à un point extrême de sa situation, si elle va devant le tribunal, elle va gagner. Mais c'était rare elle aille jusqu'au tribunal parce que sa mentalité ne le lui permet pas, son éducation ne le lui permet pas. Tout cela a bien pris cinquante ans pour que l'on puisse célébrer le cinquantième anniversaire du statut personnel l'an dernier en faisant un bilan largement positif puisque la femme occupe une place absolument enviable. D'autant plus que depuis l'avènement du nouveau régime (1987) avec à sa tête le Président Ben Ali, le Code du statut Personnel, non seulement n'a pas été touché mais au contraire, il a été enrichi par plusieurs amendements qui ont amélioré encore plus la condition de la femme. Tout à l'heure on parlait des filles qui réussissent : « Pourquoi, est ce que la fille est plus intelligente que le garçon ? Comment ça se fait que ? » Mais en fait ce n'est pas ça, la fille réussit. A chaque fois, à chaque année, au baccalauréat, il y a une fillette qui est décorée par le Président parce qu'elle a eu 19 ou 19.35 au bac, une moyenne extraordinaire et à chaque fois, c'est une fille. Pourquoi c'est une fille ? Elle n'est pas plus intelligente, mais je crois que c'est parce qu'elle en veut et qu'elle a compris que sa liberté, son indépendance, son indépendance financière, dont vous avez aussi parlé et que je trouve extrêmement importante pour la femme, doit passer par ce cheminement-là. Donc on revient à la volonté de toutes les dames que j'ai écoutées, cette volonté de vouloir réussir. La femme a un défi supplémentaire que l'homme à gagner. Il faut qu'elle soit excellente pour maintenir sa position à l'intérieur de sa famille. Il y avait des familles ouvertes comme celles dont Nawal a

parlé qui a été soutenue par son père, par sa mère, par sa famille ; elle était née dans un milieu aisé, ouvert, libre.

Moi j'ai eu tout faux, j'ai eu tout le contraire. Je suis née d'une famille modeste. Ma mère était analphabète, voilée, soumise. Lorsque j'ai fait mon premier film, j'ai parlé de la femme des années 50 en disant « la colonisée du colonisé », c'est-à-dire mon père était colonisé et ma mère était sa colonisée à lui. Elle n'avait pas son mot à dire évidemment. J'ai eu la chance d'être très bonne élève pour pouvoir arriver à faire des études secondaires pour avoir le baccalauréat. Je me suis aperçue que j'avais un goût très prononcé pour la littérature et le cinéma car ça me faisait rêver, voyager hors de mon milieu fermé. C'était le cinéma égyptien. J'habitais à Sidi Bou Saïd, c'était un petit village et, à deux kilomètres il y avait la salle de cinéma de La Marsa, c'est une autre petite ville. C'est ce cinéma que j'ai fréquenté assidûment. Pour avoir les moyens d'aller voir des films, je travaillais, je donnais des cours aux petits gamins et j'ai appris à faire de la broderie – le point de croix – pour les bonnes sœurs. Plus je faisais de mouchoirs, plus je voyais de films ! Mais aussi je m'habillais, mais aussi j'achetais mes cahiers, mais aussi j'achetais mes livres, mon abonnement de train et ce depuis l'âge de douze ans. J'étais malheureusement l'aînée – ou heureusement – de mes frères et sœurs. J'étais très solidaire avec les yeux de ma mère: ma mère ne parlait pas beaucoup et c'est dans ses yeux et à travers ses larmes que je voyais toutes les peines qu'elle avait car elle ne se plaignait jamais. Je voulais la désengager en tout cas de moi pour qu'elle puisse avoir un poids en moins. Arrivée en classe de philosophie, j'ai eu un professeur français – j'étais dans une école française – qui était passionné de cinéma lui aussi. Il a organisé un ciné club dans cette salle de La Marsa et, pour la première fois de ma vie, j'ai pu voir des films de Bergman, Visconti, le cinéma italien de Fellini. J'ai compris et senti très fort que c'est là que je voulais être, dans le cinéma. Mais quoi dans le cinéma, je ne savais pas ; je ne savais pas du tout quels étaient les métiers de cinéma. Pour moi, c'était comme un conte : on raconte une histoire. Mais qui la raconte et comment on la raconte ?... Et j'avais plein d'histoires à raconter. J'ai demandé à mon professeur s'il savait ce qu'on pouvait faire. Avec l'indépendance, pour les familles qui n'ont pas les moyens, quand les élèves réussissaient, ils obtenaient des bourses d'étude. Et, comme à l'époque il n'y avait d'étude de Cinéma pas à Tunis, on nous envoyait en France. Il s'est renseigné pour moi et est revenu avec l'adresse de l'IDHEC qui est maintenant la FMIS, l'école de cinéma à Paris avec les formulaires à remplir. J'ai tout rempli et ai demandé une bourse. Comme j'ai eu d'excellentes notes en philosophie au baccalauréat,

un 19, le gouvernement me proposait une bourse en philosophie. On avait trois choix à remplir et je répondais « IDHEC, IDHEC, IDHEC ». Et cela a duré trois ans, tout cela en cachette de mes parents. Pour qu'ils ne s'en aperçoivent pas, je me suis inscrite en attendant une année en psychologie, une année en sociologie. J'habitais pratiquement dans le bâtiment de la télévision qui venait d'ouvrir ses portes et où les bourses pour l'IDHEC étaient données. J'y ai déposé mon dossier mais sans résultats. Alors, je revenais, revenais, revenais. Il n'y avait de métier à cette époque-là qu'à la télévision. Ils ont quand même, pour être cohérents, formé sur le tas quelques filles pour la télévision. Des femmes françaises sont venues pour former des filles au scripte, montage, maquillage et coiffure. Quand le directeur de la Télévision passait, il me voyait souvent assise dans le couloir. Intrigué, un jour, il m'a demandé ce que je faisais là et m'a demandé d'entrer dans son bureau. Je lui ai répondu que je voulais obtenir une bourse pour faire une école de cinéma. Il a demandé mon dossier, l'a regardé et m'a dit c'est d'accord ! Je suis rentrée très fière chez moi et montré l'offre à mon père lui disant « Je vais faire une école de cinéma, et en France. » Il a failli mourir. « France ! Ca ne va pas ? Cinéma égale prostitution. Ce n'est pas un métier. Je veux que tu sois infirmière ou institutrice. Tu dois m'aider pour tes frères et tes sœurs. » Radical... Je retourne voir le directeur lui demandant « S'il vous plaît, est-ce que vous pourriez écrire une lettre à mon père, lui expliquer que c'est un métier honorable et non pas de la prostitution et lui dire qu'on a un salaire à la fin du mois, peut-être plus fort que celui d'infirmière. » Mon père a fini par accepter. Le lendemain, tellement contente, je prends le train pour aller voir un film à La Marsa avec ma cousine. Un garçon descend de la colline ; il m'attrape et il tente de me violer. Ma tête était sur les rails du train. Je criais comme une folle. Il y avait un gardien marocain à l'archevêché. M'entendant hurler, il a pris son fusil et a tiré en l'air deux coups. Le garçon m'a lâchée et s'est enfui. Il avait enlevé ma culotte et avait ouvert son pantalon. C'était l'horreur. Le garçon, je le connaissais, car c'était un voisin de Sidi Bou Said qui était simple d'esprit. Ma cousine s'était enfuie, m'avait laissée tomber. En larmes, j'ai fait demi-tour et je suis rentrée. En arrivant à Sidi Bou Said, en passant devant le café, je vois mon père et tous les hommes debout en train de me regarder passer. C'est une image qui m'a marquée à vie. Et j'ai reçu une paire de gifles devant tout le monde. Mon père savait, tout le monde était au courant – le téléphone arabe. Evidemment, mon père m'a enfermée dans une chambre et m'a dit « C'est terminé, ni la France, ni le cinéma. » J'y suis restée une semaine et j'ai fait une grève de la faim. Pour la tentative de viol, il a porté plainte et il y a eu procès. C'est là qu'il m'a reparlé pour la première fois quand on est allé au tribunal. Le garçon a eu cinq ans de

prison ferme. J'ai perdu encore une année pour l'IDHEC parce que c'était trop tard pour l'inscription. En une année, plusieurs personnes de la famille sont intervenues pour moi, dont ma tante qui avait un pouvoir financier dans la famille et qui vivait avec nous. Une tante qui était vieille fille, qui n'était pas mariée – vieille fille n'est pas un mot que j'aime, je suis désolée de le dire -. Elle faisait de la couture et aidait ma mère à nous élever et, comme mon père avait perdu tout son commerce durant la seconde guerre mondiale, il était tributaire financièrement de ma tante. Ma tante était très solidaire de moi car elle voulait que je réussisse. Elle lui a dit « Si vous ne la laissez pas partir, moi je ne donne plus un sous. » Cendrillon ou Cosette !

Donc, j'ai pu partir. A ma surprise, quand on est arrivées à l'IDHEC, (on était trois filles tunisiennes, donc la première génération de femmes qui entraient à l'école de cinéma, qui voulaient vraiment faire des études et qui sont cinéastes jusqu'à aujourd'hui. On s'est retrouvées dans une école qui disait « Les filles, c'est scripte ou montage, et les garçons c'est tous les autres métiers, réalisations, musique, son, image, cadre. » Moi, tout de suite, j'ai beaucoup aimé le montage. Dans la première lettre que j'ai écrite à mon père qui était le seul qui savait lire un peu puisqu'il avait le certificat d'étude, je lui dit « Voilà, j'exauce ton rêve, je suis une infirmière de la pellicule. » Donc, j'ai terminé. J'ai travaillé : les étrangers avaient le droit de travailler un peu à la télévision quatre mois par ans en France. Entre temps, je m'étais fiancée avec un Tunisien, un garçon très ouvert : le père, professeur d'histoire géographique, mère française. Pour ma première expérience de travail, j'ai reçu un télégramme – on n'avait pas le téléphone – qui me dit « Demain, gare de Lyon ou je ne sais plus quelle gare, pour deux mois de tournage d'un téléfilm. » Script-girl... Très fière, encore une fois, je le montre à mon fiancé : « Qu'est-ce que c'est ça ? Deux mois ? Ca ne va pas ? Ce n'est pas possible, ce n'est pas un métier. On ne peut pas vivre comme ça, tu pars deux mois, trois mois, quatre mois. » Là, ce n'était pas mon père. Je lui ai dit « Voilà, on va faire l'expérience suivante : je vais partir, je vais faire mon travail pendant deux mois. Je vais revenir ; si je te trouve à mon retour, on continue, si je ne te trouve pas, c'est terminé. » Je l'ai trouvé ... On s'est mariés et vingt et un jours après, j'avais une proposition de travail dans le sud tunisien. C'était trois semaines. Mon mari ne s'est jamais plus opposé à mes absences de travail, bien au contraire souvent, il m'a encouragé. Après, j'ai enchaîné les montages. J'ai eu beaucoup de chance dans mon travail et dans ma vie privée. A ce moment, j'adorais le montage, les réalisateurs appréciaient beaucoup cette femme qui était maternelle, qui maternait la

pellicule, qui les maternait eux-mêmes, etc.... Les films n'étaient pas toujours très intéressants, tout le monde débutaient, et moi aussi. Les films, il y en avait très peu, c'est-à-dire un tous les trois ou quatre ans. Je me suis rattrapée parce que j'ai été demandée par des Algériens, par des Marocains, par des Palestiniens. J'avais déjà mon fils et je partais six mois à Oran, huit mois à Alger, en Belgique pour les Palestiniens, à Paris pour faire la finition. Et c'est la période la plus heureuse de ma vie, j'y suis restée vingt ans. Entre temps, il y a eu comme un creux dans la formation des techniciens et techniciennes de cinéma parce que le cinéma est une industrie qui coûte très cher et pour le pays, ce n'était pas une priorité. Après l'indépendance, il y avait la faim à résoudre, les métiers de docteurs, d'ingénieurs, la reconstruction du pays. La culture était un peu la roue de secours. Mais j'ai eu cette chance de travailler avec les autres nationalités arabes.

Au bout de vingt ans de montage, j'étais au beau milieu d'un film, j'avais mes deux enfants – un garçon et une fille -, ma mère est tombée malade, une maladie très dure à vivre, l'Alzheimer. Mon père était mort déjà. J'ai arrêté le montage et je me suis occupée de ma mère pendant quatre ans. Il n'y avait personne, mes autres frères et sœurs habitaient loin. J'étais la plus proche, à deux kilomètres ; j'habitais à Carthage, elle habitait à Sidi Bou Said. J'avais les moyens d'aider mes parents, ma famille, à ce moment-là. Et, malgré une aide à la maison, les médicaments étaient très délicats : si on lui donnait une goutte de plus, elle tombait dans le coma pendant quarante-huit heures, vingt-quatre heures ; si on lui donnait une goutte en moins, elle était extrêmement agitée. Avant qu'elle soit complètement comme un légume – c'est-à-dire qu'elle ne puisse plus bouger, qu'elle ne perde ses muscles, qu'elle ne me reconnaisse plus, il y a eu deux mois de répit, de volonté. Elle aimait beaucoup la voiture, donc je la prenais avec moi le matin ; elle n'aimait pas que la voiture s'arrête, et on tournait, on tournait. Dès qu'elle somnolait un peu sous l'effet des médicaments, j'allais à Sidi Bou Saïd en bord de mer et j'attendais, dès qu'elle se réveillait, je la ramenaient. Au fil des jours, j'ai commencé à prendre des livres, des revues pour passer le temps pendant qu'elle dormait.

Un jour, j'ai acheté un cahier, inconsciemment, et un stylo avec moi et je me suis mise à lui écrire. Je m'étais rendue compte qu'au fond je n'ai jamais connu ma mère, je n'ai jamais parlé avec elle. Je savais que sa vie avait été très difficile et j'étais persuadée, j'étais convaincue, malgré l'avis des médecins, que sa fin de vie était conséquente de sa vie difficile. J'ai pris toute la culpabilité sur moi et je suis devenue la mère de mes frères et de mes sœurs,

et sa propre mère parce qu'elle m'appelait « maman ». C'était très pénible, très dur, vraiment, d'être confrontée comme ça... Cette lettre est devenue un cahier où il y avait quatre-vingt-dix pages qui étaient écrites, c'est devenu mon premier film, *Le Silence du Palais*. Je ne savais pas que j'allais pouvoir réaliser, j'avais un métier qui n'était pas la réalisation, je n'ai pas appris la réalisation. J'ai fait lire mon texte à plusieurs réalisateurs avec qui j'avais travaillé, pour qu'ils le réalisent. En le lisant, ils me disaient « Non, c'est trop personnel, il faut que tu le fasses. » Et, ils me disaient « Par le montage, on apprend à réaliser. » Le film a eu un énorme succès, il est d'abord passé à Cannes et il a eu des prix partout dans le monde. C'était en 1994.

Je ne pensais vraiment pas rester dans la réalisation mais pensais revenir au montage. J'ai beaucoup aimé faire ce film parce qu'il m'était très proche, mais je préfère le montage au métier de metteur en scène. C'est un métier très généreux où tu apportes beaucoup aux autres, tu donnes tout ce que tu as en toi de meilleur pour améliorer une matière qui peut-être au départ est un peu estropiée, un peu bancale, manquant d'expérience. Et j'avais de nouveaux défis à relever, c'était réussir au mieux possible le film, et cette réputation que j'ai eue, une excellente réputation dans ce métier parce qu'ils voyaient cette abnégation d'une part, et en même temps le temps que j'y passais – je rentrais à dix heures du soir, je travaillais le samedi, le dimanche, je ne comptais pas mon temps. Quand j'ai voulu revenir au montage, le montage était devenu non traditionnel, c'était devenu le montage vidéo, technologique, qu'il fallait que j'apprenne mais j'étais trop épuisée par la mort de ma mère. Je me suis dite « Bon, je ne sais pas faire un film sur commande en me disant tel thème est d'actualité, tel thème est intéressant et je vais écrire là-dessus. Il faut que ça vienne de là [de moi], ou que ça ne vienne pas. » Entre temps, dans le cinéma les filles n'avaient pas tellement augmenté en nombre je crois, et cela correspond au monde arabe ; beaucoup d'hommes mais pas de femmes – beaucoup d'hommes enfin approximativement plus nombreux que les femmes. J'ai monté le film de la première réalisatrice marocaine, *Une Porte sur le Ciel*, de Farida Belyazid, un film d'une Tunisienne avec la nationalité belge qui s'appelle *La Trace* – elle a fait des études en Belgique. Après, il y a eu comme un creux où la formation s'était un peu arrêtée. Je suis rentrée dans une organisation, L'Association des Cinéastes Tunisiens. On a commencé à se battre pour obtenir les moyens de faire des films, pour obtenir de bonnes subventions et pour avoir une infrastructure, comme un laboratoire, un auditorium pour finaliser le film de bout en bout d'une manière autonome en Tunisie, parce que autrement une partie payée en France

devenait très chère et qu'il fallait qu'un producteur français s'intéresse à notre projet, ce qui était très difficile, pour qu'il paye cette partie-là. Notre seule chance était qu'on soit autonomes. On voulait même créer un circuit. On l'a fait avec l'UMA : les Tunisiens, les Marocains et les Algériens, on a fait une sorte d'association magrébine. On a agrandi ça avec l'Afrique Noire et c'est devenu la FEPACI qui existe toujours. En Tunisie avec l'ACT, on est arrivés à obtenir des résultats. A ce moment, pas au Maroc mais, par contre en Algérie, après l'indépendance qui est venue plus tard qu'en Tunisie, il y a eu une floraison de cinéastes – hommes, pas de femmes – qui ont beaucoup fait de films politiques comme sur la réforme agraire. Et le Maroc aussi était dans une situation assez comparable à la nôtre. Peut-être, à ce moment-là, on disait que le cinéma tunisien était celui qui était le plus porteur. Par la suite, la situation s'est retournée : actuellement, la situation est complètement bloquée en Algérie, il y a deux femmes algériennes seulement – ce n'est pas beaucoup ; en Tunisie, il y a eu une énorme flopé de filles parce qu'ils ont créé des écoles de cinéma en Tunisie, quatre écoles, avec des professeurs tunisiens, des metteurs en scène. Moi-même je participe à former des monteurs et des monteuses. Le métier a attiré énormément de jeunes, c'est qu'il est devenu de plus en plus difficile d'obtenir des bourses, les universités se sont créées en Tunisie et le gouvernement a le pouvoir d'orienter les étudiants à partir de leurs notes vers telles ou telles formations, et rien d'autre. Et les jeunes dont les parents ont un peu de fric sont tous venus vers le cinéma ou le théâtre. Actuellement, le pays émergeant dans le domaine du cinéma est le Maroc, avec beaucoup de femmes, de très jeunes femmes dont on parle beaucoup et qui font de très beaux films qui passent la frontière, qui vont dans les festivals. Et dans les trois pays, il y a une nouvelle génération de filles qui sont des enfants d'émigrés Tunisiens, Algériens et Marocains en France depuis deux générations et qui sont en train de s'illustrer complètement dans ce domaine, d'abord parce que les filles sont beaucoup plus battantes, parce qu'elles en veulent, et qu'elles veulent réussir.

J'ai fait trois films, le troisième a été une commande d'ARTE France-Allemagne sur le rapport mère/fille. Au début, j'ai refusé pendant une année parce que je disais que j'avais déjà traité le rapport mère/fille dans mes deux films et que je n'avais plus rien à dire. Et puis, j'étais un jour de passage à Paris chez ma fille, j'étais en pleine crise de ménopause alors que ma fille avait ses problèmes, notre relation a été difficile et conflictuelle. Cette situation m'a inspiré et j'ai écrit "Nadia et Sarra". C'est le premier film qui a été écrit sur la ménopause ! Le premier film, *Le Silence du Palais*, la Tunisie l'a encensé. Dans le deuxième, *La Saison*

des Hommes, j'ai traité de la sexualité des femmes – tabou ; j'ai parlé de l'émigration dans une île comme Djerba où de tous temps, les hommes sont épiciers hors de leur île et les femmes restent dans leur maison avec leurs enfants.